

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 17 (1888)

Heft: 10

Artikel: Conférence donnée à Fribourg, le 18 juillet, au cours normal suisse de travaux manuels

Autor: Gilliéron, M.L.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1039943>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN PÉDAGOGIQUE

ET LE

MONITEUR DE L'EXPOSITION PERMANENTE

Le BULLETIN paraît au commencement de chaque mois. — L'abonnement pour la Suisse est de 3 francs. Pour l'étranger, le port en sus. Prix des annonces, 20 cent. la ligne. Prix du numéro 30 cent. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à M. Horner, au Collège de Fribourg; ce qui concerne les abonnements, à M. Collaud, instituteur, à Fribourg.

SOMMAIRE. — *Conférence de M. Gilléron. — Rapport sur la dernière Exposition de dessin professionnel et de travaux manuels à St-Gall. (Suite et fin.) — Partie pratique. — Bibliographies. — Le Ruisseau : Poésie. — Nécrologie. — Nouveaux objets reçus. — Avis.*

CONFÉRENCE

DONNÉE A FRIBOURG, LE 18 JUILLET, AU COURS NORMAL SUISSE
DE TRAVAUX MANUELS, PAR M. L. GILLIÉRON, PROFESSEUR

Messieurs et chers collègues,

La question de l'introduction des travaux manuels dans les programmes scolaires est à l'ordre du jour dans tous les pays du monde. C'est la préoccupation de tous les gouvernements soucieux de préparer des hommes bien armés pour la grande lutte de la vie, lutte qui devient de jour en jour plus difficile. Partout les essais ont été couronnés d'un plein succès. Plusieurs pays même n'ont pas hésité à rendre cette branche obligatoire dans les écoles primaires et secondaires, ainsi la Finlande, depuis 1866, la France, depuis 1882. Notre présence ici prouve que la Suisse n'est pas restée en arrière sur la route du progrès. A Genève, la nouvelle loi sur l'instruction publique a introduit depuis deux ans les travaux manuels comme branche obligatoire dans les écoles primaires et dans quelques établissements d'instruction secondaire.

On peut dire que la cause des travaux manuels à l'école est gagnée, mais il reste encore bon nombre de parents qui ignorent le but poursuivi par cette innovation ou en ont une idée complètement fausse : or, si les parents ne sont pas avec nous, ils sont contre nous. Nous avons absolument besoin de leur appui pour réussir. Notre premier soin est donc de les gagner à notre cause en leur en montrant les heureux effets. Chacun de nous doit être à même de répondre aux objections qu'on ne manquera pas de lui faire. Je serai heureux si je puis vous aider dans votre tâche par ma causerie d'aujourd'hui, causerie pour laquelle je réclame toute votre indulgence.

Le sujet est vaste et l'heure est courte ; je serai forcément succinct.

Pour commencer, quelques mots sur l'historique de la question.

Certes, l'idée d'introduire les travaux manuels dans l'éducation n'est

pas neuve : elle est aussi vieille que la pédagogie elle-même. Sans remonter au déluge, ni aux Grecs ni aux Romains, disons qu'au XVI^e siècle déjà, dans son ouvrage de *Gargantua et Pantagruel*, Rabelais exprime le vœu que son élève, fils de roi, apprenne un métier. Vers la même époque, Luther adressait à tous les bourgeois et édiles de l'Allemagne un manifeste dans lequel il démontrait la nécessité de fonder partout des écoles et d'y combiner le travail manuel avec l'enseignement des autres branches, afin de former des femmes et des hommes vigoureux, moraux et intelligents.

Au siècle suivant, Comenius, et après lui Locke, cherchent à rétablir l'équilibre qui doit exister entre le développement de l'esprit et celui du corps. *Rends l'esprit sage, la main habile et le cœur pieux*, dit Comenius. Il demande qu'on fasse travailler l'enfant, non pas dans le but de lui apprendre un métier, mais pour qu'il puisse lui-même juger de ses goûts et de ses aptitudes pour une profession plutôt que pour une autre.

Vers la fin du XVII^e siècle, Frank mit l'idée à exécution : il adjoignit un atelier de menuiserie et de tournage au pédagogium de Halle, dont il était directeur.

Le développement harmonique du corps et de l'esprit trouva de nombreux et hardis défenseurs au XVIII^e siècle. La liste serait longue. Citons J.-J. Rousseau et les philosophes allemands Basedow, Salzmann, Campe.

Notre concitoyen considérait que l'éducation d'un enfant n'est complète qu'en temps qu'elle comprend l'éducation de ses sens, de son œil et de sa main en particulier. Il voyait dans une éducation ainsi comprise, le meilleur moyen d'arriver au développement intellectuel et aussi de combler en partie le large fossé qui séparait et sépare encore les différentes castes de la société.

Voici ce qu'il dit dans son *Emile*, livre que ne sauraient trop relire les amis des enfants, car il contient en germe presque tous les grands progrès que l'on a réalisés ou qui sont à réaliser dans le domaine pédagogique :

« Au lieu de coller un enfant sur ses livres, si je l'occupe dans un atelier, ses mains travaillent au profit de son esprit ; il devient philosophe et ne croit être qu'un ouvrier. »

Plus loin : « La lettre tue et l'esprit vivifie. Il s'agit moins d'apprendre un métier pour savoir un métier, que pour vaincre les préjugés qui le méprisent. »

Les idées de Rousseau eurent un grand retentissement, en Allemagne surtout. En 1714, Basedow parvint à faire introduire les travaux manuels dans l'une des écoles supérieures de Dessau. Les élèves se livraient au travail du bois et du carton.

Au commencement de ce siècle, Pestalozzi introduisit le travail corporel à Neuhof, dans le canton d'Argovie. Pendant l'été, les élèves travaillaient dans les champs ; en hiver, ils confectionnaient des objets simples et de toute première utilité dans l'économie domestique. On leur apprenait aussi à filer et à tisser.

Si Pestalozzi était un bon pédagogue, il était en revanche un mauvais administrateur. Cet établissement eut peu de succès, mais son fondateur n'abandonna pas pour cela l'idée des travaux manuels à l'école ; il continua à les considérer comme l'une des branches les plus importantes de l'éducation populaire, ainsi qu'on peut le voir notamment dans sa douzième lettre à Gessner.

Fellenberg, un des disciples de Pestalozzi, fut plus heureux que son maître dans son essai de joindre le travail corporel à celui de l'esprit. Et l'établissement de Hoffwyl, près de Berne, a été pris comme modèle par les pays étrangers.

En 1773, parut à Jena un petit livre intitulé : *Sur l'emploi de ce besoin inné d'activité chez les jeunes enfants*. L'auteur Heusinger demandait que l'on joignît aux travaux purement intellectuels des tout jeunes enfants des travaux matériels en rapport avec leur âge, tels que de petits ouvrages en papier, en carton et en bois. Il recommandait aussi le modelage en terre glaise d'objets très simples.

Ce sont les idées d'Heusinger que Frœbel a mises en pratique dans ses Jardins d'enfants, établissements dont les services sont de jour en jour plus appréciés.

En nous donnant ces admirables séries de *jeux, dons et occupations* qui forment en même temps l'intelligence, le cœur et la main, Frœbel s'est placé au rang des bienfaiteurs de l'humanité; il a posé les principes de la vraie éducation, de celle qui, comme dit Spencer, prépare véritablement l'enfant pour la vie.

Il ne rentre pas dans le cadre de cette petite étude de vous démontrer le mécanisme de la méthode Frœbel, mais je dirai seulement qu'à la base de cette méthode, se trouve l'*enseignement intuitif*, enseignement qui met à contribution tous les sens et fait ainsi acquérir à l'élève les connaissances par sa propre observation, au lieu de les lui donner toutes faites, prêtes à être *emmagasinées* dans sa mémoire, comme on l'a trop souvent fait jusqu'à présent. Ce mode d'enseignement, seul rationnel, ne doit pas s'arrêter aux Jardins d'enfants, mais doit pénétrer dans toutes nos écoles.

L'introduction des travaux manuels n'est, à proprement parler, que le corollaire du nouveau mode d'enseignement qui met l'élève en contact avec la matière, avec les difficultés qu'il aura à surmonter pour la soumettre à sa volonté; qui met tous ses sens à contribution pour acquérir les connaissances indispensables à son entrée dans la vie.

Les travaux manuels seront également d'un grand secours à l'instituteur, en le mettant à même de faire une foule d'objets qui rendront son enseignement plus vivant, et, partant plus profitable. Ils seront, de plus, pour lui comme pour l'enfant, un excellent dérivatif à ses occupations intellectuelles.

Avant d'abandonner cette rapide esquisse historique, je dois encore citer un homme qui a beaucoup contribué à faire triompher l'idée des travaux manuels à l'école, le docteur Klauson von Kaas, officier danois. Après avoir donné de nombreuses conférences dans la plupart des villes du Nord, Klauson est venu se fixer à Dresde, où il continue l'œuvre qu'il a commencée dans une petite ville danoise où il était en garnison.

On lui reproche d'avoir, comme but principal, un but chimérique à notre époque, celui de relever l'industrie du foyer, et, de plus, de n'avoir aucune méthode dans les travaux très variés, peut-être trop variés, qu'il fait exécuter à ses élèves.

Je ne parlerai pas de notre sympathique directeur Rudin; chacun de vous sait déjà que c'est à son initiative et à son activité que nous sommes redevables du mouvement qui s'est produit en Suisse, ces dernières années, en faveur des travaux manuels à l'école.

Un rapide coup d'œil jeté sur ce qui se fait à l'étranger nous fera encore connaître quelques noms que j'ai omis dans ce court aperçu de la question.

II

Un des nombreux points qui militent en faveur de l'introduction des travaux manuels à l'école est ce besoin d'activité, de mouvement, que

chacun a remarqué chez les enfants et dont j'ai fait mention en parlant du livre d'Heusinger.

Regardez un tout jeune enfant ; il tient à la main un jouet. Son plaisir ne sera complet que lorsqu'il l'aura brisé, mutilé, qu'il aura vu enfin un changement de forme. Il hait la stabilité ; il cherche de toutes manières à donner à la matière une forme nouvelle, à faire quelque emploi des forces que lui a données la nature. Plus avancé en âge, il voudra imiter en petit ce qu'il voit faire en grand : bâtir une maison, arranger des jardins, creuser des canaux, etc. Son activité se manifeste de toutes façons. C'est ce besoin d'activité que nous qualifions, souvent bien à tort, d'impatience, de caprices, de bosse de la destruction, de polissonnerie, etc. C'est donc une nécessité naturelle chez tous les enfants en bonne santé. Si ce besoin impérieux de mouvement ne trouve l'occasion de s'exercer en faisant le bien, il cherchera sûrement sa satisfaction en faisant le mal, car il faut qu'il soit satisfait d'une manière ou d'une autre.

En introduisant les travaux manuels, nous assouvissons cette soif d'activité ; nous endiguons un flot sauvage et destructeur pour le faire servir au bien.

Tout travail, quel qu'il soit, donne un certain contentement, c'est ce qu'on pourrait appeler le plaisir de la difficulté vaincue, la satisfaction du devoir accompli.

« Le travail manuel, plus que tout autre, dit Palmgreen, apporte avec « lui le sentiment de la joie, du bonheur et du contentement. — Il continue. — S'il est vrai, pour nous, personnes plus âgées, qu'une joie, un « contentement réel nous rendent plus tolérants, plus patients et plus « disposés à venir en aide à tout ce qui souffre, avec combien plus de « raison cette joie, ce contentement n'exerceront-ils pas une puissante « influence ennoblissante et morale sur le jeune enfant relativement « encore pur du contact de la vie. »

C'est dans la leçon de travaux manuels que l'élève pourra se reposer de ses études purement intellectuelles, réparer les forces qu'il aura perdues sur les bancs de l'école, obligé qu'il était de rester immobile, penché sur son pupitre, dans une tension permanente de l'esprit ; là, il pourra se mouvoir de toutes façons : il rétablira l'équilibre qui doit toujours exister entre le développement de l'esprit et celui du corps, tout en se livrant à des occupations qui lui donneront du plaisir et de la satisfaction.

L'enfant est imitateur. Rentré à la maison, si ses devoirs ne sont pas trop longs, au lieu d'employer son temps à tourmenter gens et bêtes, il saura à quoi l'employer, et cela en satisfaisant ses instincts de mouvement. C'est par ce travail tout personnel que se développera le mieux son esprit inventif, son initiative, point éducatif très important, trop souvent négligé, qui joue un si grand rôle dans la vie pratique.

Les travaux manuels tels que nous les comprenons, négligent-ils la culture intellectuelle, comme on l'a souvent répété ? — Non, mille fois non ! Ils forcent l'enfant à concentrer ses pensées exclusivement sur son ouvrage. L'enfant est-il occupé à un tel travail, il ne peut négliger de suivre avec attention tout ce qu'il fait. Il peut être assis devant son livre sans penser ni réfléchir, mais s'il manie, sans penser à ce qu'il fait ses outils ou l'ouvrage qu'il a entre les mains, le maître ne tarde pas à s'en apercevoir ; plus encore, dans le cas où les outils sont tranchants, l'enfant s'expose à se blesser.

« Quand l'enfant fabrique un objet d'après un modèle, il compare, il « corrige, il améliore et s'évertue à arriver à la perfection. Il veut faire « bien, il veut faire mieux ; il ne s'ennuie pas, tellement ce genre d'occu-

« pation est dans ses instincts de mouvement et d'imitation. Il apporte
« dans son œuvre une profonde attention, il cherche les procédés les plus
« faciles et les plus rapides. Il les classe et les combine. Aux prises avec
« la matière, il acquiert une perception nette des formes, des dimensions,
« des rapports, des parties entre elles et avec le tout, des effets produits
« et le goût naît ou s'épure. » (Mallar.)

Toutes ces choses qui contribuent à enseigner à l'enfant à penser, ne sont-elles pas de la plus grande importance? Et si le maître comprend bien son devoir, combien d'utiles leçons peuvent être données dans tous les domaines des connaissances humaines, pendant ces quelques heures passées presque en intimité avec les élèves. Chacun le sait, ce que les enfants auront appris de cette manière ne s'effacera jamais de leur mémoire.

Nous venons de considérer les travaux manuels au point de vue moral et au point de vue du développement intellectuel, voyons maintenant le côté dit pratique ou plutôt matériel.

Disons tout d'abord, et j'appuie sur ce point important, que l'école manuelle ne veut nullement former des artisans, comme on l'a prétendu; elle ne veut pas faire un apprentissage de menuisier, de relieur, de tourneur, de serrurier aux enfants, — ce qui n'est pas d'ailleurs la mission de l'école — elle veut chercher à leur donner l'amour du travail en leur faisant apprécier les joies qui en découlent; elle veut faire l'éducation de leurs sens, développer surtout l'habileté de la main, de cet instrument qu'aucune machine ne peut surpasser, quand il a été exercé, et au moyen duquel les $\frac{9}{10}$ des hommes gagnent leur vie.

On se plaint que peu de jeunes gens très capables se vouent aux gros métiers dans notre pays, que toutes ces professions, très lucratives, sont entre les mains des étrangers¹. Cela n'est pas étonnant! Comment le jeune homme pourrait-il aimer le travail manuel s'il n'y comprend rien, s'il ne connaît pas le plaisir qu'il y a de confectionner un objet de ses mains? Je suis convaincu que nombre de nos compatriotes remplis de talents, qui végètent dans un bureau ou dans un comptoir, se seraient

¹ EXTRAIT DE L'« EDUCATEUR » DU 15 FÉVRIER 1888. — Dans telle commune genevoise que je connais, sur une population de 1,006 habitants, il y a :

- 2 cordonniers, dont 1 Allemand;
- 4 boulangers, dont 3 Français;
- 3 ateliers de ferblantiers, occupant 15 ouvriers, dont 14 Italiens;
- 1 tailleur, soit 1 Allemand;
- 1 matelassier et femme, soit 2 Allemands;
- 1 atelier de menuiserie, occupant 8 à 10 ouvriers depuis 70 ans environ, presque toujours Allemands ou Français.
- 6 forgerons serruriers, dont 3 Français;
- 3 charrons, dont 2 Français;
- 2 gypseurs-maçons, occupant chacun en moyenne 3 ouvriers, soit 8 étrangers;
- 1 fabricant de tapis de cuir avec 6 ouvriers, soit 7 étrangers.

Est-ce tout? Bref, si je fais le total, je trouve que l'industrie dans ce village, non pas l'industrie de luxe, mais celle qui est le moins sujette aux chômages, est presque entièrement entre les mains d'étrangers, puisque j'en compte 51 et seulement 7 Genevois.

Ch. T.

tournés vers des occupations toutes différentes s'ils avaient eu l'occasion d'exercer leurs mains lorsqu'ils fréquentaient l'école.

Un autre point.

Qui ne connaît les déplorables effets que peut avoir sur la vie d'un individu une profession mal choisie. Consultez les malheureux qui sont tombés au dernier degré de l'échelle sociale. Combien de fois ne vous répondront-ils pas : « Si mes parents m'avaient fait apprendre telle profession au lieu de celle que j'ai, je ne serais pas arrivé où je suis ! » Eh bien ! ce choix dont dépend l'heur ou le malheur des jeunes gens, ce choix, dis-je, a été jusqu'ici presque toujours le fait du hasard ! Comment pouvait-il en être autrement ; comment les parents des villes surtout pouvaient-ils connaître les aptitudes de leurs enfants pour une profession plutôt que pour une autre ?

Je vois dans l'introduction des travaux manuels un remède à cet état de chose, un moyen de diminuer la grande armée des déclassés et des mécontents du sort. Les parents, aidés par les instituteurs, pourront mieux diriger le jeune homme dans la voie qui lui convient et ce dernier sentira mieux à quel rôle la nature l'a désigné dans la société.

« Cet enseignement, disait dernièrement Mallar dans un remarquable discours aux Chambres belges, ne remplacera ni l'éducation professionnelle ni l'apprentissage, mais il en jettera les premières bases. En donnant à l'enfant certaines connaissances pratiques, utiles à tout le monde, il le dotera d'une supériorité incontestable pour acquérir les notions pratiques d'un métier ; il préparera l'apprentissage et en réduira la durée. Certains patrons devront, sans doute, renoncer à garder pendant des années les apprentis en se bornant à leur apprendre à faire des courses, à nettoyer l'atelier. Nos élèves, familiarisés avec le travail manuel, c'est-à-dire avec la théorie et la pratique, échapperont plus aisément à l'exploitation à laquelle sont livrés de prétendus apprentis, qui ne sont en réalité que de petits domestiques. »

Les travaux manuels seront non moins avantageux aux habitants des campagnes qu'à ceux des villes, que j'ai eu surtout en vue jusqu'ici. Familiarisés avec le maniement des principaux outils des divers métiers, les cultivateurs pourront faire eux-mêmes une foule de réparations pour lesquelles le temps ou l'importance ne permettent pas l'appel d'un homme de métier. De même, ils pourront employer agréablement ces journées toujours si longues, pendant lesquelles le mauvais temps ne leur permet pas de sortir, à fabriquer ces mille petits riens qu'on ne peut acheter et qui facilitent les travaux agricoles ou donnent du confort à la maison. Beaucoup de campagnards n'ont pas attendu jusqu'à ce jour pour s'occuper de ces travaux ; ils les exécutaient tant bien que mal, ils les exécuteront mieux. Personne n'y perdra rien, pas même les hommes de métier !

On se plaint du dépeuplement des campagnes au profit des villes. Gagnons des bras dans les villes pour les professions manuelles, ce sont à peu près autant de bras qui resteront à la culture de la terre !

Quelle que soit la position future de l'enfant, les travaux manuels lui seront d'une valeur inestimable. Celui qui aura appris quelle peine et aussi quelle somme de travail intellectuel exige la confection d'un objet même très simple, ne pourra enlever à l'artisan qui l'a fait l'estime qui lui revient ; il ne regardera pas le travailleur aux mains calleuses comme un homme d'une autre pâte que la sienne. De plus, il saura distinguer un objet bien fait d'un autre mal fait, et en donner le juste prix au grand avantage des industriels honnêtes.

Je dois ajouter que le dessin, lequel est non seulement utile, mais

indispensable à tous les corps de métiers, occupe une large place dans l'enseignement des travaux manuels. Avant de commencer un objet quelconque, l'élève doit en faire un rapide croquis coté qui peut être mis au net dans la leçon de dessin proprement dite. Il apprend ainsi à exprimer rapidement sa pensée par le dessin, but auquel doit tendre l'enseignement élémentaire de cette branche.

III

Avant de passer au choix des différentes occupations que nous jugeons propres à atteindre le but que nous poursuivons, permettez-moi de placer ici la réponse que j'ai faite à plusieurs pères de famille peu au courant de ce que l'on comprend sous la dénomination de travaux manuels à l'école.

Comment, me disait l'un d'eux, vous voulez faire de mon fils un cartonnier, un relieur, un menuisier, vous voulez lui apprendre un métier en lui donnant deux ou quatre heures de leçon par semaine ? Allons donc, vous plaisantez ! J'ai appris mon métier, je sais ce que c'est que d'apprendre un métier. Et d'ailleurs, je ne veux pas lui faire apprendre un de ces métiers !

Non, monsieur, nous ne voulons pas apprendre un métier à votre fils, c'est l'affaire des écoles d'apprentissage. Ce que nous voulons, c'est développer au plus haut point, par des exercices méthodiques, les membres, les organes des sens, les aptitudes, les facultés intellectuelles et les sentiments moraux ; préparer votre enfant à la vie, en ajoutant à ces multiples développements de tout son être, les connaissances pratiques que tout homme doit posséder ; c'est le but éducatif que nous poursuivons, le seul auquel doive viser l'enseignement primaire et secondaire.

Faire de votre enfant un cartonnier, un serrurier, etc., lui apprendre un métier quelconque, le préparer même à une profession libérale, c'est poursuivre en enseignement ce qu'on est convenu d'appeler le but utilitaire, économique. Ce qui est, comme je viens de le dire, la mission des écoles spéciales, mais non de l'école primaire.

L'école d'horlogerie, l'école des arts industriels, voilà le travail manuel poursuivant le but utilitaire.

Cette différence bien établie explique pourquoi les objets confectionnés dans l'école manuelle peuvent appartenir, comme vous le voyez par ces quelques spécimens, à des professions parfois peu réputées sous le rapport pécuniaire, comme c'est le cas pour le cartonnage et la menuiserie. Ces occupations ont été choisies parce qu'elles remplissent le mieux les conditions que doit offrir un genre de travail manuel pour être employé efficacement au point de vue pédagogique. (Voir le tableau ci-après.)

D'après Salomon, directeur de l'école de Nääs en Suède, ces conditions sont les suivantes :

Ce travail doit :

- 1° Faire acquérir à l'enfant une habileté générale de la main ;
- 2° Eveiller le goût et l'amour du travail ;
- 3° Inspirer l'ordre et la correction ;
- 4° Favoriser les habitudes de propreté ;
- 5° Développer les facultés d'attention et de perception (intuition) ;
- 6° Correspondre à la force physique des enfants ;
- 7° Exclure la position assise et exercer tous les muscles du corps, afin de neutraliser les effets nuisibles produits sur l'organisme par les études purement intellectuelles ;
- 8° Développer le goût du beau ;
- 9° Se prêter à une gradation méthodique.

BRANCHES D'ENSEIGNEMENT	Intéresse-t-il l'enfant ?	Donne-t-il un produit utile ?	Exige-t-il de l'ordre et de l'exactitude ?	Permet-il la propreté ?	Forme-t-il le sens esthétique ?
<i>Le travail de :</i>					
Forge	Oui et non	Passable	Non	Non	Non
Vannerie.	Oui	Oui	Oui	Oui	Oui
Vernissage	Non	Non	Non	Non	Oui
Découpage à la scie .	Non	Non	Oui	Oui	Oui
Cartonnage.	Oui	Oui	Oui	Oui	Oui
Menuiserie	Oui	Oui	Oui	Oui	Oui
Tour	Oui	Oui et non	Oui et non	Oui	Oui
Sculpture sur bois .	Oui	Non	Oui	Oui	Oui
Modelage	Oui	Non	Oui	Oui	Oui
Tressage de la paille	Non	Oui	Oui	Oui	Non

Dans les écoles de travail manuel primaire, le choix des occupations a porté sur les matières premières suivantes : fer, paille, osier, papier, carton, bois.

Les objets confectionnés peuvent se rattacher aux professions suivantes : Forge, serrurerie, vannerie, tressage de la paille, cartonnage, reliure, découpage à la petite scie, tournage, modelage, sculpture, menuiserie.

Voici un tableau qui peut donner une idée des conditions auxquelles satisfont les différents travaux que je viens d'indiquer.

Comme il est facile de le voir, les travaux de forge sont loin de satisfaire à toutes les conditions requises, mais il est cependant, de toute nécessité, que l'enfant se familiarise aussi avec l'emploi d'une matière première aussi importante que ne l'est le fer.

Pendant plusieurs mois, j'ai forgé et ajusté, à l'école des arts industriels de Genève, une douzaine d'heures par semaine, afin de me rendre exactement compte de quelle manière on pourrait introduire ce genre de travail dans nos écoles. J'ai fait même un voyage surtout dans ce but à Lyon. J'en suis arrivé à la conclusion que le travail de la forge et de la lime ne peut être fait que par des élèves vigoureux ayant plus de 13 ans ; que, pour nos écoles primaires, nous devons nous contenter des travaux en fil de fer remplissant toutes les conditions d'un bon travail manuel scolaire, tout en étant d'une installation facile et peu coûteuse (1 fr. 25 par élève) ce qui n'est certainement pas le cas pour la forge et l'ajustage.

Voici les reproches parfaitement fondés que Sluys, directeur de l'école normale de Bruxelles, fait à ces derniers travaux :

« Le travail au moyen de la lime et du marteau, dit-il, augmente la vigueur du bras, mais il n'exerce pas la main dans ses diverses directions ; il l'alourdit plutôt. L'apprentissage est dur et long ; l'attention n'est

<i>Est-il proportionné à la force ?</i>	<i>Développe-t-il la vigueur générale ?</i>	<i>Sert-il de contrepoids- à la position assise ?</i>	<i>Permet-il un enseigne- ment méthodique ?</i>	<i>Développe-t-il l'habileté générale ?</i>	<i>Total des « Oui »</i>
Non	Oui et non	Oui	Peut-être	Non	2
Oui	Non	Non	Oui	Passable	7
Non	Non	Oui	Non	Non	2
Oui	Non	Non	Oui	Non	5
Oui	Non	Oui	Oui	En partie	8
Oui	Oui	Oui	Oui	Oui	10
et non	Un peu	Oui	Oui	Non	6,5
Non	Non	Non	Oui	Non	5
Oui	Non	Oui	Oui	En partie	7
Non	Non	Non	Oui	Non	4

éveillée que chez celui qui sait déjà assez bien le métier, mais le commençant travaille sans que cette faculté soit vivement sollicitée ; le travail à la lime est trop mécanique, le grand marteau de forgeron est trop lourd à manier par l'enfant ; les objets que l'on peut faire exécuter par les élèves de 10 à 14 ans sont rarement d'usage immédiat dans le ménage ; les formes sont trop peu variées pour exercer le sens du beau. »

Les observations de M. Sluys corroborent parfaitement celles que j'ai faites à Lyon où cet enseignement est introduit.

A La Martinière, par exemple, le travail du fer consiste seulement à limer plat, travail des plus ennuyeux pour un enfant. Chaque élève reçoit une pièce de fonte qu'il doit rendre parfaitement limée dans les dimensions données. Le travail de la forge, proprement dit, n'existe pas à La Martinière où les élèves n'entrent, cependant, qu'après avoir achevé leurs études primaires.

Dans un des groupes scolaires de Lyon, j'ai vu des enfants d'une douzaine d'années martellant un morceau de fer qu'ils avaient chauffé à une petite forge portative placée au milieu de la cour. Je doute, qu'à moins de tous leurs efforts, ils ne soient parvenus à donner la forme voulue à ce pauvre morceau de fer qu'ils avaient, du reste, déjà réussi à brûler, comme disent les forgerons.

Rien ne serait plus facile à l'instituteur que de conduire quelquefois ses élèves dans une forge voisine pour leur montrer une quantité de choses intéressantes se rapportant au travail du fer.

La vannerie répond à un certain nombre de conditions ; elle pourra trouver sa place dans les écoles de la campagne où l'enseignement manuel devra avoir une portée peut-être plus directement utilitaire.

Ce genre de travail ne développe pas beaucoup la vigueur générale et

exige une position assise. Il n'exerce que les doigts, le poignet et les bras, résultat qui peut être avantageusement obtenu par de petits ouvrages en fil de fer.

Le cartonnage et la reliure remplissent à peu près toutes les conditions désirables pour un bon travail manuel, cependant on peut lui faire le même reproche qu'on a fait à la vannerie, celui de ne pas développer suffisamment la vigueur générale. Le grand avantage du cartonnage est de pouvoir être fait par des élèves très jeunes puisqu'il est une continuation de la méthode Fröbel. Il est d'un grand secours dans l'enseignement de toutes les sciences et peut être introduit sans dépenses considérables dans nos écoles.

Un seul genre de travail, la menuiserie, ou plutôt ce que j'appellerai le travail du bois à l'établi, remplit toutes les conditions énumérées. « L'expérience a prouvé, dit Salomon, que ce travail fournit, au point de vue de l'éducation, des résultats que les autres genres de travaux sont impuissants à produire. La menuiserie seule donne cette dextérité générale qui doit être acquise à l'école primaire; le grand nombre d'outils employés, l'immense variété de mouvements accomplis sont plus à même que n'importe quelle autre occupation de développer une adresse multiple, la dextérité générale demandée. »

Rousseau dit : « Je veux absolument qu'Emile apprenne un métier. « Tout bien considéré, le métier que j'aimerais le mieux qui fût du goût « de mon élève, est celui de menuisier. Il est propre, il est utile, il peut « s'exercer dans la maison; il tient le corps suffisamment en haleine; il « exige de l'ouvrier de l'adresse et de l'industrie; et dans la forme des « ouvrages que l'utilité détermine, l'élégance et le goût ne sont pas « exclus. »

A la menuiserie, on peut ajouter, comme compléments, le découpage à la petite scie, le tournage et la sculpture sur bois; mais il est urgent, au point de vue hygiénique surtout, de leur accorder qu'une place secondaire.

Le découpage à la petite scie oblige l'élève d'être assis et d'avoir le corps dans une position des plus contraires aux règles de l'hygiène. C'est, de plus, une occupation toute machinale, tant que l'élève n'est pas en état de dessiner lui-même son modèle. Il présente ce grand avantage, aux yeux de beaucoup d'instituteurs, celui de faciliter grandement leur tâche, c'est pourquoi il rencontre un grand nombre de partisans. Comme vous le voyez, ce genre de travail ne doit pas occuper une place prépondérante dans l'enseignement manuel; il ne doit trouver qu'un emploi accidentel dans l'ornementation de certains ouvrages.

Le tour ne met en mouvement qu'un nombre très restreint de muscles, et, chose plus grave, suivant l'opinion de plusieurs médecins, ce travail pourrait devenir dangereux pour les jeunes gens arrivés à l'âge critique s'il était exercé pendant plusieurs heures consécutives.

Chose curieuse que je ne chercherai pas à expliquer, d'après la statistique, le chiffre de la mortalité chez les tourneurs occupe le second rang dans l'échelle de mortalité pour mille d'après les diverses professions; il vient après celui des imprimeurs.

Imprimeurs	16 pour mille
Tourneurs	13 »

Je crois, cependant, qu'en prenant des précautions, cette occupation peut être permise aux élèves vigoureux. On peut en mettre deux par tour : l'un fait marcher la pédale tandis que l'autre tient le burin.

La sculpture sur bois (Kerbschnitt) exerce l'œil, la main et le goût à un haut degré, mais exige une connaissance du dessin que nos élèves ne

possèdent généralement pas encore, et, de plus, comme le tournage, elle ne satisfait pas complètement aux exigences de l'hygiène. La position inclinée de la tête peut causer des congestions, des saignements de nez. Ce cas qui s'est présenté dans des cours pour instituteurs, se présenterait, probablement, plus souvent encore chez des enfants.

Dans ce genre de travail, si la lumière n'est pas excellente, les yeux se fatiguent bien vite, astreints qu'ils sont de suivre un trait de crayon sur un bois presque toujours de couleur un peu sombre. Au dire des quelques élèves qui ont suivi ces leçons dans les cours normaux suisses, cette occupation exige l'emploi de forces que nous ne rencontrons guère que chez des jeunes gens de quatorze à quinze ans. On pourrait s'en tenir au modelage, travail plus facile et plus sain, possédant à beaucoup près les qualités de la sculpture sans avoir les inconvénients signalés.

Pour terminer, jetons un rapide coup d'œil sur la question manuelle à l'étranger. Je ne parlerai pas de la Suisse puisque vous avez tous entre les mains, le premier rapport de la Société suisse pour la propagation des travaux manuels.

Afin d'être logique, commençons par les pays qui marchent à la tête du mouvement : je veux parler de la Finlande et du royaume de Suède et Norvège.

Déjà, depuis 1866, grâce aux efforts de Cygnoeus, les travaux manuels ont été rendus obligatoires dans les écoles de la Finlande. Dans la presque île scandinave, cet enseignement est donné dans la plupart des écoles. Chaque instituteur qui peut se charger d'enseigner le slöjd, reçoit une indemnité du gouvernement.

Ici, une explication est nécessaire.

On désigne sous le nom de slöjd toutes sortes de petits ouvrages touchant à une quantité de métiers. On dit même d'un homme qu'il est slöjd, lorsqu'il est habile, adroit. L'enseignement du slöjd conduit donc à l'habileté, à la dextérité.

A part les écoles normales ordinaires, il existe en Suède une école normale spéciale pour les travaux manuels. C'est l'établissement de Nääs, fondé et entretenu par un philanthrope nommé Abrahamson et dirigé par son gendre, M. Salomon, dont j'ai cité le nom en parlant des conditions à exiger d'un bon genre de travail manuel.

Dans cette école, le système suivi est le système pédagogique. Les objets confectionnés trouvent une utilité immédiate dans la famille. Ils sont gradués avec beaucoup de soin, car si un travail est trop simple, il ne tarde pas à ennuyer l'enfant, s'il est trop difficile, il le décourage. Il faut éviter ces deux écueils. Beaucoup de ces objets d'un usage journalier dans le Nord, sont inconnus chez nous. Nous devons donc, tout en suivant les mêmes principes d'une bonne gradation, choisir des objets en usage dans notre pays.

Tous les gouvernements — même le gouvernement japonais — ont envoyé des instituteurs suivre un cours à Nääs. L'année dernière encore, le gouvernement italien y a envoyé 18 instituteurs qui seront chargés d'enseigner ensuite cette nouvelle branche dans les écoles normales.

Il existe aussi des écoles de travaux manuels poursuivant le but économique ; c'est l'atelier joint à l'école. Ainsi le programme suivi à Gothenbourg conduit à l'apprentissage de certaines professions déterminées. Les élèves y sont exercés successivement au travail du bois, du carton, du fer et de l'osier. Après avoir passé quelques mois dans ces

divers ateliers, l'enfant voit vers quel genre de travaux ses goûts le poussent et il embrasse cette profession. S'il s'aperçoit qu'il s'est trompé, il lui est permis de revenir sur sa décision première, de passer, par exemple, du travail du fer au travail de l'osier. C'est donc un véritable apprentissage que l'on essaie de faire faire aux enfants. Ajoutons qu'à Gothenbourg, il ne peut être question de méthode dans l'enseignement, les objets devant être confectionnés au gré de la commande.

Plusieurs écoles à peu près semblables existent en France, et malheureusement, en 1882, lorsque, grâce aux efforts de Paul Bert, les travaux manuels ont été rendus obligatoires dans toutes les écoles primaires, on prit comme base du programme, celui des écoles d'apprentissage, entre autre celui de la rue Tournefort, à Paris, laquelle école, comme le dit Sluys, est *une école d'apprentissage superposée à l'école primaire*. Et cela, tout en criant bien haut qu'on ne voulait pas faire faire d'apprentissage !

La méthode suivie en France, présente le grave défaut de ne pas donner un produit utile, pouvant servir à l'enfant ou à ses parents, comme c'est le cas dans la méthode suédoise : c'est une suite d'exercices plus ou moins bien gradués.

Je ne jugerai point cette méthode comme méthode d'apprentissage, peut-être est-elle bien comprise, mais pour atteindre le but que nous poursuivons en introduisant les travaux manuels à l'école, l'esprit de cette méthode est faux. L'instituteur qui suivrait exactement cette méthode me ferait l'effet d'un maître qui voudrait enseigner l'arithmétique sans jamais faire résoudre un problème, en ne faisant que des opérations sur des nombres abstraits. Je doute fort qu'on parvienne à intéresser l'enfant, à lui donner l'amour du travail, en procédant de cette façon !

Je suis loin de condamner les exercices préparatoires dans les travaux manuels ; ces exercices doivent trouver leur application immédiate dans la construction d'un objet utilisable. L'exercice achevé, le morceau de bois sera jeté dans un coin, tandis que l'objet deviendra un stimulant pour l'enfant qui l'emploiera ou le verra employer par les gens de la maison.

L'heure s'avance, je ne puis vous parler de la grande extension prise par les travaux manuels en Allemagne, en Belgique et en Hollande comme j'en avais l'intention ; je dirai seulement que si ces pays ne sont pas encore arrivés à inscrire les travaux manuels comme branche obligatoire, ils marchent à grands pas vers la réalisation de cette idée ; je fais des vœux pour qu'il en soit de même pour tous les cantons de la Suisse. Un des meilleurs signes est votre présence si nombreux à Fribourg. Que ces quatre semaines portent d'heureux fruits pour notre patrie.

Le temps presse, mais permettez-moi encore un mot.

J'ai entendu émettre des doutes sur le sort futur des travaux manuels à l'école : C'est une de ces utopies, disait-on, qui ne tardera pas à aller rejoindre ses compagnes si nombreuses dans le domaine pédagogique.

Non, messieurs, l'idée que nous poursuivons est une de celles qui ne périssent pas : les idées fausses seules s'éteignent, les bonnes surnagent. En route, elles peuvent subir des retards, mais elles finissent par arriver au but, par triompher. Unissons tous nos efforts, chers collègues, pour que ce jour ne se fasse pas trop attendre.

